MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 58. — Juin 1877.

NOUVELLES DIVERSES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

SAINT-ALBERT.

LETTRE DE Mgr GRANDIN.

Mgr GRANDIN a bien voulu répondre par la lettre suivante, à une question que nous lui avions posée relativement à la propagande protestante dans le Nord-Ouest. Les renseignements donnés par Sa Grandeur sont instructifs et font connaître bien des difficultés que le zèle apostolique peut rencontrer dans ces contrées; il est utile de connaître ces difficultés, afin de se préparer à les combattre.

Saint-Albert, 22 janvier 1877.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

J'entreprends enfin de répondre à votre bonne lettre du 25 juillet dernier, je l'ai trouvée à Saint-Albert, au retour

de mes voyages au mois d'octobre. Je vous demande pardon d'avoir tant tardé à vous écrire, mais quand j'arrive j'ai toujours une foule d'écritures en retard; joignez-y bien des dérangements, une certaine paresse et enfin une assez mauvaise santé. Enfin, j'entreprends de vous écrire aujourd'hui, malgré un mal d'oreilles qui semble vouloir redevenir sérieux.

Il vous a paru, me dites-vous, que la propagande protestante est un des plus terribles ennemis qui se rencontrent sur nos pas; c'est la réalité et bien que, dans le diocèse de Saint-Albert comme dans le Nord-Ouest, les catholiques l'emportent en nombre sur les protestants, on peut cependant dire que ces derniers sont pour nous des ennemis vraiment redoutables. On appelle dans le pays la religion catholique « la religion française, » et le protestantisme, « la religion anglaise »; demandez à un sauvage chrétien quelle est sa religion, il vous répondra ordinairement : Je prie avec les Français ou : avec les Anglais, ce qui fait que dans le pays on fait souvent d'une cause purement religieuse, une cause nationale, et réciproquement. Quels sont donc ceux que nous appelons Français dans le pays ? Ce sont des descendants de Canadiens français venus dans le Nord Ouest comme serviteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson. Les Anglais sont aussi des descendants d'employés de cette même Compagnie, mais d'une classe supérieure; tous les directeurs de différents grades, depuis le gros bourgeois ou chef de district jusqu'au simple commis, étaient et sont encore ou Anglais ou Ecossais, et par conséquent protestants; si parfois il se trouvait, parmi les simples serviteurs, quelqu'un de ces nations, pour peu qu'il eût quelque aptitude, on lui donnait une charge plus ou moins importante, et on le tirait ainsi de *la caste* des simples serviteurs des pauvres catholiques. Par suite de cela, bien que

les protestants soient de beaucoup les moins nombreux, ils forment cependant la classe riche, la classe dirigeante, la classe savante même ; toutes les charges de la Compagnie, jusqu'à présent toute-puissante dans ce pays, sont entre leurs mains. Maintenant nous allons avoir un gouvernement, déjà notre gouverneur est nommé ; c'est, bien entendu, un protestant, on le dit même orangiste d'origine écossaise ; tous les magistrats des différents degrés seront, à n'en pas douter, *regis ad exemplar*. Si parfois il se trouve dans cette classe élevée et dirigeante quelque catholique, trop souvent il paraît, parmi ses collègues, humilié de sa foi, il lui faut un courage plus qu'ordinaire pour pratiquer une religion qui est regardée comme celle des pauvres, des petits et des ignorants. Dans une réunion de cette bourgeoisie se trouvait un pauvre misérable que sa lâcheté avait fait apostasier; depuis il a cependant réparé sa faute. J'étais présent ; on fut assez aimable pour me dire : « Il est clair, aux yeux de tout le monde, que le protestantisme est la religion de tous les gens instruits, de tout ce qu'il y a de bien dans le pays. » Nous formons donc dans la réalité une caste à part, une caste méprisée par le vulgaire de nos richards, mais honorée cependant par les vrais gentilshommes ; une caste d'autant plus nombreuse que la plupart des sauvages qui se font chrétiens se joignent à nous. Il semblerait cependant naturel que ces pauvres sauvages prissent la religion la plus aisée, la religion des plus puissants, mais, aujourd'hui comme autrefois, le Seigneur prend plaisir à se révéler aux simples et aux petits, et à se cacher aux superbes.

Vous voyez, mon bien cher Père, quelle est notre position par rapport aux protestants, nous dépendons d'eux presque partout, et si ici nous pouvons lever un peu la tête parce que nous sommes le nombre, pour peu que

nous voyagions, nous ne pouvons le plus souvent recevoir l'hospitalité et des secours indispensables que des protestants. Dans presque toutes nos missions, le Missionnaire a dû au commencement séjourner plus ou moins longtemps chez le chef commerçant du poste, dire la sainte Messe, prêcher et faire le catéchisme dans un appartement d'où le propriétaire peut entendre tout ce qu'on dit contre sa religion. C'est encore ainsi que se donnent les missions dans presque tous les postes où nous n'avons pas de pied-à-terre. Vous comprenez par là la fausseté de notre position, combien il faut être réservé et prudent, combien facilement le pauvre Missionnaire peut compromettre sa cause sans être même indiscret.

Dans cet état de choses, comment donc convertir les protestants? me demanderez-vous peut-être. Je réponds que le meilleur moyen de les convertir, c'est de ne pas paraître vouloir le faire, nous les éloignerions si nous allions discuter et faire de la controverse ouvertement. Nos cérémonies les attirent souvent à nos offices, la messe de minuit, les ordinations, nos oblations nous amènent parfois bien des curieux, même des ministres. Je les vois venir avec plaisir, le cher P. Lestanc, qui a l'avantage de parler anglais facilement, leur donne dans ces circonstances une bonne instruction qui ne les choque point et peut leur faire du bien. Dans nos instructions, nous évitons autant que possible de prononcer le mot *protestant*, nous parlons de la présence réelle, du culte de la très-sainte Vierge, de la vénération des reliques et des images, etc., pour instruire comme il faut nos catholiques, mais non sous forme de controverse et d'attaques. Si, dans nos rapports avec eux, les protestants nous font des objections, nous tâchons d'y répondre sans les froisser, et comme c'est difficile, si

nous savons que ces objections sont faites dans le but de disputer, nous leur disons tout simplement que, pour cause de charité et ne point nous exposer à froisser, nous préférons ne jamais parler controverse ; si quelqu'un veut se faire instruire il le demande, et alors on y va franchement, et quand un protestant vient à nous de la sorte, il est déjà converti, toutes les objections sont résolues. Nous avons la consolation de recevoir parfois des abjurations, c'est une faute que nos meilleurs amis parmi les protestants ont peine à nous pardonner; il est rare qu'ils ne se vengent pas en nous refusant certains services qu'ils nous rendraient sans cela, ce qui n'empêchera pas que le pauvre converti aura bien, de son côté, des sarcasmes à subir, des humiliations à essuyer et aussi des petites vengeances à supporter. Cependant quand il n'y a pas de ministres sur place, presque tous nos protestants sont assez libéraux, mais leurs ministres les rendent *fanatiques et bigots*. J'ai reçu de certains personnages des plaintes contre nos Pères, accusés d'avoir dit que tous les *protestants étaient damnés*, qu'ils vivaient *comme des animaux sans raison*, etc., et ces plaintes venaient assurément d'une susceptibilité inspirée par les ministres. Nous n'aurions généralement point de difficultés avec nos frères séparés, si leurs ministres étaient éloignés. Ceux qui viennent par ici sont généralement peu instruits et, on peut dire, de la classe la plus commune. Ils ont dans leurs rangs des métis, et même des sauvages, demi-savants fort orgueilleux et fort suffisants, que je redoute plus que les docteurs des plus célèbres universités anglaises ; ceux qui viendraient de là seraient au moins des hommes instruits et des hommes d'honneur, mais ces hommes qui ne doivent leur position qu'à *leur Bible* et à leur fanatisme sont capables de tout ; le respect d'eux-mêmes, les bonnes manières ne les arrêteront

jamais, ils mentiront, calomnieront, tous les moyens leur seront bons. Par exemple, si un enfant sauvage vient à mourir après que nous l'avons baptisé, ils insinueront que c'est notre baptême qui l'a fait mourir; si nous sommes victimes de quelques malheurs, c'est le bon Dieu qui nous rejette avec notre religion. Quels arguments n'a-t-on pas tirés de l'incendie de Saint-Boniface et de celui de l'île à la Crosse; de notre pauvreté en général et des différentes épreuves que le bon Dieu permet!

Ils tirent parti aussi des persécutions de l'Eglise, faisant croire aux pauvres sauvages qu'eux aussi seront persécutés, s'ils se font catholiques. Depuis plusieurs années, les sauvages attendent l'établissement du gouvernement dans le pays; *certains révérends* ou leurs affiliés leur faisaient croire que ce serait pour nous le commencement des persécutions; si le gouvernement ne nous persécutait pas ouvertement, il nous mettrait de côté avec mépris et comblerait de ses faveurs tous les protestants. Au mois de septembre dernier, le gouverneur de Manitoba vint sur notre territoire pour conclure un traité avec les sauvages, je me rendis au fort Pitt avec le P. Scollen, pour l'y voir. Son Honneur eut le bon esprit de nous témoigner beaucoup d'égards et cela publiquement, on aurait dit qu'il avait eu connaissance de ces bruits ridicules et qu'il voulait en détruire l'effet. Nos sauvages catholiques, et même les sauvages encore infidèles, mais plus portés de notre côté que du côté des protestants, virent avec plaisir cette conduite du gouverneur, mais ils ne s'en tinrent pas là, plusieurs voulurent savoir de Son Honneur même ou au moins des gens de sa suite, si le gouvernement les laisserait libres de suivre leur religion et bien entendu qu'ils furent complétement rassurés et purent rassurer leurs frères.

Ces ministres de bas étage ne sont point estimés,

même par leurs coreligionnaires qui se respectent ; cependant ceux-ci prendront généralement leur défense contre nous; leur cause, comme je vous le disais, est autant nationale que religieuse. Ces révérends ne sont ordinairement pas difficiles à réfuter, ils s'adressent volontiers à nos pauvres gens, mais jamais à nous. Cependant, pendant que j'étais à la rivière Mackenzie, un d'eux osa bien attaquer notre cher F. KERNAY ; ce cher homme comprenait les services que nous rendent nos bons Frères, et s'il eût pu nous priver de notre dévoué petit Frère il eût été triomphant. Il l'aborda donc poliment, lui demanda quel était le prix de son travail, le plaignit de ce que, malgré son éducation, il eût une position si pénible et si peu lucrative et il lui en proposa une bien plus avantageuse, mais il se fit mettre dans son chemin ; il le méritait bien. Il est bien rare que des gens respectables nous attaquent sur la religion ; quelques maladroits seuls le font parfois et généralement leurs objections ne sont pas à craindre. Pendant le concile du Vatican, un jeune fat passant ici se permit de critiquer les Pères du concile, qu'il trouvait bien maladroits parce qu'ils voulaient, disait-il, imposer à l'univers la croyance à l'Immaculée Conception du Pape ; il rencontra justement le P. ANDRÉ pour lui répondre, aussi il ne fut pas manqué. D'autres fois, ces braves s'attaquent à nos pauvres gens, qu'ils regardent comme fort ignorants. Un jour, un Ecossais parvenu disait à un de nos métis, autrefois son compagnon, et alors serviteur inférieur sous ses ordres : « Vous autres catholiques, vous ne parlez que de la sainte Vierge, vous la priez presque à l'égal de Dieu, cependant c'était une femme comme les femmes du fort qui sont ici. — Trouvez-moi donc dans le fort, lui répondit l'humble métis, une femme qui soit la Mère de Dieu. « Un autre critiquait devant un métis les jeûnes et les pénitences

auxquels nous ne sommes point tenus, disait-il, parce que Jésus-Christ a fait pénitence pour nous. Jésus-Christ « n'est-il pas mort pour nous! repartit notre sans-souci. — Assurément. Donc nous ne devrions pas mourir. » La réponse fut plus que suffisante pour fermer la bouche à notre savant. Excusez, cher Père, toutes mes historiettes, elles n'indiquent pas, comme vous le voyez, des objections bien sérieuses.

Notre grand argument contre tous nos ennemis, ce sont nos orphelinats et les petits sauvages que nous y élevons ; cette œuvre de dévouement et de charité nous rend vraiment populaires, les plus fanatiques n'oseraient pas dire du mal d'une pareille œuvre ni de ceux qui s'y dévouent. Dernièrement un ministre protestant vient nous faire visite et me remet 50 francs de sa bourse, pour nos petits enfants. Dans un *meeting* tenu par ordre du gouvernement pour voir quel secours on pourrait procurer à la population de Saint-Albert dont la grêle avait détruit les récoltes, l'assemblée était composée de sept membres ; j'étais le seul catholique, il y avait un évêque protestant et trois ministres. Sa Seigneurie parla éloquemment en notre faveur et demanda que le gouvernement nous donnât des secours gratis, parce que nous faisons une œuvre qu'il devrait encourager et soutenir par tous les moyens possibles. Tous, bien entendu, furent du même avis, et grâce à eux nous avons eu un secours bien nécessaire, *in tempore opportuno ;* nous n'avions plus que 20 à 30 livres de farine d'orge, il nous en fut accordé 4000, *salutem ex inimicis nostris.* Les protestants de toute dénomination estiment nos Sœurs de charité, je puis dire aussi que tous nous estiment, il n'y a pas jusqu'au dévouement de nos chers Frères convers qui ne les fasse réfléchir. Un protestant me voyant revenir d'Europe avec une caravane de ces dévoués Frères ne

pouvait réprimer son admiration : A la rigueur, disait-il, je comprends le dévouement du Prêtre, mais celui du Frère, c'est pour moi un mystère.

Vous me parlez du Cumberland, cher Père ; c'est en effet un district où le protestantisme est tout-puissant, même par le nombre. Avant que nous fussions dans le pays, un digne prêtre canadien évangélisait ce district et y avait, paraît-il, baptisé beaucoup de sauvages. Une maladie épidémique vint malheureusement fondre sur eux. Soit qu'on le leur inspirât ou que cela vînt de leurs croyances superstitieuses, le dévoué M. Desvaux fut supposé avoir occasionné cette maladie ; pour s'en venger, on le tua avec son serviteur, on a cru dans le temps qu'il s'était noyé par accident, mais aujourd'hui il n'y a plus de doute, le coupable est connu, il vivait encore l'an dernier. Mgr PROVENCHER, n'ayant pas alors de prêtres dont il pût disposer, ne put faire remplacer cet apôtre martyr, les protestants en profitèrent et ce dut leur être facile, si les sauvages supposaient que la maladie leur avait été donnée par le prêtre catholique. Aujourd'hui on ne se souvient plus de ce digne prêtre, les protestants ont plusieurs établissements dans ce district, et nous, nous n'avons que quelques pauvres catholiques peu instruits vivant au milieu des protestants et des infidèles ; ne voyant le prêtre que rarement, ils sont bien en réalité, *errantes sicut oves non habentes pastorem*. Je vais tâcher de leur donner quelqu'un définitivement, mais les difficultés sont grandes, si grandes, que notre P. BRUNET que je leur avais envoyé a dû revenir. Espérons que peu à peu elles s'aplaniront. Ce district est le seul de mon diocèse qui ait eu ses martyrs, la vraie foi s'y implantera et y régnera donc. Je dis ses martyrs, car, outre M. Desvaux, il est presque certain, d'après les traditions du pays, qu'un Père jésuite, qui accompagnait

les premiers explorateurs dans le Nord-Ouest, a été massacré aux environs du fort la Corne, district du Cumberland, et ce poste, où il y a une mission protestante aujourd'hui, est le seul où je n'aie rencontré aucun catholique.

Je ne sais, cher Père, si j'ai bien répondu à vos questions ; en tous cas, j'ai voulu le faire. Ce que je vous ai dit doit vous faire comprendre un peu ce qu'il nous faudrait faire. Bien que la pauvreté ne soit pas déshonorante, je voudrais bien pouvoir relever notre pauvre population par l'instruction, afin que nous ne soyons pas toujours sous les pieds de notre adversaire ; pour cela il faudrait des secours en argent et en sujets, et nos pauvres chrétiens ne peuvent absolument nous aider. L'immigration qui se dirige de nos côtés va sans doute nous amener des hommes plus capables, mais c'est encore l'élément protestant qui domine parmi ces immigrants, si bien qu'il y a tout à craindre que bientôt même nous ne l'emportions plus en nombre. Priez pour nous, cher Père, et croyez-moi.

Votre frère affectionné en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

✝ VITAL J., Evêque de Saint-Albert, O. M. I.

LETTRE DU R. P. DOUCET.

Notre-Dame-de-la-Paix, le 25 décembre 1876.

MON RÉVÉREND PÈRE,

C'est encore de la rivière des Arcs que je vous écris aujourd'hui : je devance le départ du courrier pour tracer quelques lignes à la hâte. Si je ne le fais maintenant, je serai peut-être longtemps sans pouvoir vous envoyer